

## Les écritures du voyage

Emmanuelle Chapron

Aix Marseille Université, CNRS, 7303 Telemme, Aix-en-Provence

Abordons le carnet de Humboldt et les *Éphémérides* de Latapie sous l'angle de ce que Françoise Waquet appelle l'« archéologie des techniques intellectuelles », embrassant l'histoire des supports du travail savant et des gestes qui leur sont associés, la production des écritures, la gestion de l'espace de travail, la participation du corps et des sens<sup>1</sup>. Si les *Éphémérides* appartiennent à la grande tradition du journal de voyage, le carnet de Humboldt s'apparente plus volontiers à ces productions écrites mineures auxquelles les historiens des sciences prêtent désormais attention (les fiches, les index et les listes, les carnets d'adresses et de visiteurs, jusqu'aux étiquettes apposées sur les spécimens collectionnés), parce qu'elles semblent donner accès aux manières de travailler des savants, à la science « en train de se faire »<sup>2</sup>. Dans ces écritures convergent des habitudes qui semblent éminemment personnelles, forgées dans la longue durée de la carrière savante, et une série de gestes partagés, transmis de manière plus ou moins implicite de maître à élève, ou entre pairs. Plus récemment encore, d'autres travaux (comme ceux de Claire Bustarret) sont revenus sur la matière première de ces outils, le papier lui-même, que les savants ne choisissaient pas au hasard. Le format, la texture, la pliure, la reliure comptent, dans ce qu'ils autorisent ensuite comme types de manipulations matérielles, mais aussi intellectuelles. En invitant à revenir à l'objet premier, ces travaux font toucher du doigt ce que l'on perd à ne travailler que sur les supports numérisés, derrière l'illusion d'un accès privilégié à la source.

1. Au départ de cette présentation croisée, deux objets, auxquels il faut donc prêter une attention particulière, dans leur matérialité même. D'un côté, une série de quatorze cahiers de format in-4° ; de l'autre, un unique carnet de format deux fois plus petit, in-8° (13 x 20 cm), de 128 pages, inscrit dans une série de neuf « journaux de voyage américains », à l'intérieur de laquelle il est relié comme les autres (en cuir) et reliés aux autres (par un numéro progressif).

Interrogeons-nous, pour commencer, sur la dénomination de ces objets, « cahier » et « carnet ». Dans quelle mesure renvoie-t-elle à de réelles différences dans la matérialité des objets étudiés ? L'*Encyclopédie* définit le *cahier* comme un « assemblage de plusieurs feuillets de papier, pliés ensemble, sans être ni attachés et reliés » et le *carnet* comme une « espèce de petit livre », utilisé par les marchands pour noter leurs comptes. À l'évidence, nos objets se glissent entre les deux, feuilles pliées que les deux voyageurs ont fait consolider pour les protéger des hasards de la route, au moins en les faisant brocher (Latapie), peut-être en les faisant « relier en jaune » (Humboldt), avec une feuille de papier fort, au moment du départ ou au retour. Ces objets compacts forment le cœur de l'expérience graphique des deux savants voyageurs, là où d'autres ne tiennent que des journaux « en miettes », dispersés entre plusieurs supports d'écriture : ici une liste de comptes, là quelques notes prises sur un monument visité.

Si les objets vierges sont relativement comparables, la différence des termes correspond-elle à la manière dont les voyageurs désignaient eux-mêmes leurs supports d'écriture, à des sortes de « catégories pratiques de la papeterie d'Ancien Régime » (qui sont toujours un peu compliquées à comprendre quand on n'a pas, face à face, l'objet et le nom qui lui était donné) ? C'est bien par le terme de *cahier* que Latapie désigne ses écritures nomades, comme l'indique la toute première page des *Éphémérides* : « Le sort funeste de mes anciens cahiers m'avait entièrement dégouté de continuer cette espèce de travail, qui d'ailleurs est assujettissant et demande plus de temps que je ne l'aurais cru » (fig. 3). À l'inverse, Humboldt n'emploie que le terme de *Tagebuch*, « journal ». Dès lors, il faudrait

---

<sup>1</sup> Françoise Waquet, *L'ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

<sup>2</sup> Jean-François Bert, *Une histoire de la fiche érudite*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2017. Emmanuelle Chapron, *L'Europe à Nîmes : les carnets de Jean-François Séguier, 1732-1783*, Avignon, Barthélemy, 2008.

se demander à quel point l'usage que les historiens font de ces termes, cahier ou carnet, renvoie, de manière plus ou moins réfléchie, à un ensemble de pré-conceptions relatives, soit à la matérialité de l'objet (le cahier de Latapie ressemble de fait à un cahier d'écolier, méthodiquement noirci), soit à son usage pratique (l'écriture fragmentaire de Humboldt appelle presque spontanément la dénomination de carnet) ? Les attentes implicites soulevées par le choix de telle ou telle dénomination méritent examen : travaillant sur les *Tagebücher* de Kafka, Florence Bancaud les désigne matériellement comme des cahiers, mais les décrit comme des carnets (de note ou de travail), lorsqu'elle veut préciser leur usage<sup>3</sup>.

2. Si les objets acquis par les deux voyageurs étaient à l'origine matériellement comparables, quoique de format différent, ils ont de fait été pliés à des types de manipulation à la fois communes et propres à chacun. D'un côté, le terme de *Reisetagebuch* renvoie, comme celui des *Éphémérides*, à un lien fondamental avec les travaux et les jours. Ce sont ce qu'on appelle des « écritures sans qualité », sans destinataires autres que celui qui écrit et ceux qui lui sont étroitement liés, dont la seule fonction, finalement, est de « laisser trace »<sup>4</sup>. Gilles Montègre signale un certain nombre de ces *Éphémérides* manuscrites, en particulier italiennes, auxquelles il faudrait ajouter celles d'Antonio Cocchi, médecin florentin de la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, conservées à la bibliothèque de la faculté de médecine de Florence : plus de cent carnets sur lesquels Cocchi note, en italien, mais aussi dans d'autres langues, une large quantité de choses (le temps qu'il fait, l'état de sa santé, ses menus, les livres qu'il reçoit et ceux qu'il prête, des notes sur ses voyages, les événements du jour...)<sup>5</sup>.

Les différences sont pourtant là, évidentes. Latapie pratique une écriture vespérale : au soir des journées, il rapporte ce qu'il a fait, vu, dit, senti, entendu, lu. Le carnet de Humboldt, lui, est à portée de main et d'usage sans doute plus diurne : même s'il ne recueille pas forcément le premier jet des notes (comme le montrent les relevés faits sur le terrain, d'abord jetés sur un feuillet volant, au crayon, puis recopiés dans le carnet), même si son format in-8° n'en fait pas exactement un carnet « de poche », c'est un outil de travail qui accompagne le reste de l'instrumentation savante, qu'il tire sur le terrain, assis sur un rocher ou sur un banc de bibliothèque, comme à Rome.

Un journal du jour, un journal du soir : ce n'est pas la seule différence. Latapie noircit les pages les unes après les autres, les cahiers les uns après les autres, méthodiquement, même (vraiment ? au moins veut-il le faire croire) lorsqu'il a passé sa journée dans une barque, où il est forcé de dormir à la belle étoile, et à l'exception d'une semaine florentine restée vierge. Chez Humboldt, l'écriture ne respecte pas la succession des pages, elle utilise d'un seul coup l'ensemble de la structure feuilletée, en distribuant les matériaux suivant une logique propre, par rubriques, dont les renvois provoquent des allers et retours dans l'ordre des pages. C'est une configuration qui appelle d'emblée un questionnement propre sur les usages de l'objet<sup>6</sup>. L'objet s'impose comme quelque chose d'opaque, de résistant à la compréhension, ce qui n'est pas du tout le cas pour une structure feuilletée utilisée dans l'ordre des pages.

Les différences se creusent lorsque l'on considère les pratiques d'écriture. Les cahiers de Latapie entremêlent quatre régimes d'écriture à l'intérieur d'une continuité narrative : le journal de voyage, le carnet de relevés savants, le journal d'événements, le journal intime. Le carnet de Humboldt mobilise, lui aussi, plusieurs technologies d'écriture qui sont moins entremêlées que juxtaposées : le tableau de relevés scientifiques, le livre de comptes, l'extrait de lectures et la restitution, par bribes, de conversations savantes. Elles se confirment enfin lorsque l'on considère les usages réels ou projetés des deux supports. Le carnet de Humboldt n'est pas clos à l'issue du voyage : il est consulté à plusieurs reprises dans les années qui suivent le retour à Berlin, il reste ouvert à de nouvelles annotations et donne lieu à des extractions (extractions intellectuelles, de données chiffrées

<sup>3</sup> Florence Bancaud, *Le « Journal » de Franz Kafka ou l'écriture en procès*, Paris, CNRS Éditions, 2001.

<sup>4</sup> Alfred Messerli, Roger Chartier (éd.), *Lesen und schreiben in Europa 1500-1900 : vergleichende Perspektiven*, Bâle, Schwabe, 2000, p. 12. Voir aussi les travaux de Bernard Lahire (*Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Le Seuil-Gallimard, 1995), de Daniel Fabre (dir., *Écritures ordinaires*, Paris, BPI-POL, 1993) ou d'Arlette Farge (*Le bracelet de parchemin. L'écrit sur soi*, Paris, Fayard, 2003).

<sup>5</sup> Accessible depuis <http://www.sba.unifi.it/CMpro-v-p-1308.html>

<sup>6</sup> Je me permets de renvoyer encore à Chapron, *L'Europe à Nîmes*.

ou textuelles, ou extractions matérielles, de pages découpées au rasoir). Il reçoit et il donne encore pendant de longues années. Latapie, lui aussi, relit et utilise ses cahiers à son retour en France, mais dans une moindre mesure. Tous les deux procèdent à des opérations d'auto-archivage, destinées à en faciliter l'exploration dans un second temps. Quoique l'on ignore à quelle date Latapie a indexé son récit, des *marginalia* du type « peinture de mon émotion », qu'on n'imagine pas mis au vif, incitent à penser qu'il s'agit d'une opération *a posteriori*.

La question du tiers lecteur ne se pose pas non plus de la même manière. Dans le cas de Humboldt, le carnet s'inscrit d'emblée dans un réseau de collaborations qui le complètent aux endroits où il fait silence, comme sur les observations du Vésuve laissées à Buch. Dans celui de Latapie, le lecteur extérieur est d'abord une virtualité : c'est le public qui existe en arrière-plan de tout geste d'écriture, même le plus intime ; c'est celui qui justifie les dispositifs d'enchâssement progressif – on pourrait même dire, d'enfouissement progressif – de certaines strates d'écriture, placées entre crochets ou translittérées, l'important étant, comme en toute chose, de protéger la liberté de l'expression intime, même la plus douloureuse. Il y aurait à faire sur l'usage des crochets chez Latapie, car on est autant frappé par ce qui est à *l'intérieur* des crochets que par ce qu'il laisse *en dehors*, des jugements d'une grande sévérité sur ses compagnons de voyage ou sur le physique des femmes. Ce public qui lit derrière son épaule est enfin celui qui justifie les formules rhétoriques qui semblent préparer le terrain pour les querelles de priorité, susceptibles de surgir à propos de la découverte de certains phénomènes naturels.

3. Dans les deux cas, l'objet étudié appartient à une constellation de papiers. Le journal de Latapie, surtout, montre bien comment le voyageur est environné de papiers, soit qu'il se les procure (les lettres de recommandation, les passeports, les bulletins de santé, les petites cédules qu'il récupère chez son banquier), soit qu'il les produise lui-même (lettres envoyées, mémoires particuliers (« mes notes sur les arts », p. 187), notes prises sur les ouvrages, les manuscrits et les catalogues des bibliothèques romaines (p. 186, p. 219), mais aussi les notes marginales sur les livres lus, à commencer par le guide de Lalande (p. 229), les tables qu'il rajoute à la fin des livres qui n'en ont pas, pour faciliter leur manipulation (p. 221), les cartes géographiques qu'il dresse lui-même parce que celles des guides sont moins maniables, son vocabulaire italien avec des petits dialogues commodes (p. 231, p. 387). Cet environnement apparaît particulièrement bien au moment de la décision de partir pour les îles, la Corse, la Sicile ou Elbe, où se produit un grand « branle-bas de papiers » (il faut se procurer des lettres, dresser des cartes, récupérer des matériaux dans les livres des bibliothèques romaines, etc.) (p. 219-240). « Dans la pratique du savant, rappelle aussi Marie-Noëlle Bourguet, le *Tagebuch* ne se dissocie pas d'autres types de matériaux qui accompagnent son travail – correspondance, manuscrits, dessins, cartes ou herbier – et avec lesquels ses notes doivent être lues » (p. 83). Dans les deux cas, il existe une tension entre le geste d'écrire dans le carnet et en dehors du carnet, l'absorbement et l'expulsion, l'inspiration et l'expiration.

Les deux recherches ouvrent surtout une question commune. Qu'est-ce que le travail scientifique fait à l'écriture ? « De quelle manière l'*ethos* du savant engage-t-il et détermine-t-il le geste de l'homme de plume ? » (Montègre, p. 10). D'une certaine manière, Latapie et Humboldt fournissent la matière d'une enquête à feux croisés : d'un côté, comment l'écriture narrative et élégante de Latapie est travaillée par les exigences de l'homme de science, et de l'autre, comment on se tromperait à voir dans les tableaux de chiffres de Humboldt, la manifestation d'une froide objectivité, d'une abstraction achevée.

Il y a chez Latapie une réflexivité de l'acte d'écrire qui est évidemment bien plus diserte que chez Humboldt. Dès les premières lignes, il se raconte tiraillé entre l'urgence de prendre note et la fatigue d'écrire : l'écriture est investie de sentiments forts, le dégoût, le courage, la honte, le plaisir, la crainte de ne pouvoir persévérer. Chemin faisant, il explicite ses règles de conduite. Alors que la comparaison des visages et des silhouettes rencontrées avec d'autres plus connues est une pratique de longue durée du voyageur, ce n'est que le 8 mai, huit mois après le début de son récit, qu'il précise : « je mets volontiers les ressemblances que j'ai remarquées, parce qu'elles servent beaucoup à fixer les physionomies dans mon imagination » (p. 171) ; le 12 mai, « je ne ferai plus ici qu'indiquer les lieux que j'ai parcourus afin de n'être pas arrêté dans mon journal, et je continuerai à mettre dans des

feuilles séparées tout ce qui n'est proprement que description » (p. 181). Certaines réflexions sur le temps nécessaire à l'écriture (p. 197) et sur la fatigue de la copie apparaissent encore plus tard.

Comment Latapie projette-t-il, dans sa manière d'écrire, un *ethos* du savant ? On pourrait faire une hypothèse : que cette écriture serait une autre façon de marcher, une réplique par la plume des itinéraires diurnes. Lorsqu'il écrit : « pour qui en a la force, le courage et le temps, il me semble que les voyages les plus utiles, et ceux qui se gravent le plus profondément dans l'imagination, ce sont les voyages faits à pied » (p. 184), on pourrait remplacer l'effort et le temps de la *marche* par celui de la *plume*, mais ce serait encore une banalité, un constat depuis longtemps rebattu par la littérature apodémique. Rapproché de la méthode scientifique du voyageur, le fait prend pourtant une autre dimension : Latapie écrit comme il marche, l'écriture autorisant la « réplique mentale ultérieure des objets observés » (p. 30). L'écriture est une manière de reparcourir les lieux par la pensée et de sélectionner ce qui est pertinent (quelques rares retours en arrière montrent que le voyageur ne raconte pas tout de ses journées).

Dans le cas de Humboldt, Marie-Noëlle Bourguet montre comment le geste graphique de l'enregistrement du chiffre résulte d'une série de manipulations intellectuelles qui en nuancent le sens, loin de tout fétichisme comptable : le carnet est un lieu où le chiffre est qualifié (les mesures sont « bonnes » ou « mauvaises », les observateurs avaient très froid car la température ne passait pas 5° la nuit dans leur chambre), où il est mis en série et éventuellement écarté, où il est rapporté aux gestes humains et techniques qui l'ont produit, donnant à voir la relation presque affective des hommes à leurs instruments de travail. Ces passages lumineux invitent à appliquer la méthode à d'autres types de relevés, comme les relevés épigraphiques qui, eux aussi, mobilisent l'œil, la lumière, procèdent par hésitations et repentirs.

Une dernière perspective invite à s'interroger, non plus sur ce que le travail savant fait à l'écriture, mais sur ce que la grande ville fait à l'écriture. Marie-Noëlle Bourguet souligne combien l'installation à Naples, puis à Rome, change les procédures d'enregistrement de Humboldt, qui délaisse les séries chiffrées pour des saisies plus littérales, copies de manuscrits, enregistrement de conversations. On peut se demander si l'explicitation croissante, par Latapie, des règles de tenue de ses éphémérides, ne tient pas au trop-plein d'informations recueillies à Rome, qui impose de délester le journal de toutes sortes de développements. Ce saut était aussi très visible dans les notes de voyage de Séguier, dont le registre narratif change du tout au tout à son arrivée à Paris (il se met à recopier des guides, à dresser des listes... ce qui n'est pas du tout le cas avant, dans les villes de province traversées).

Des outils matériels du savant aux registres du discours scientifique, de la place de l'image aux formes de la construction de soi : la richesse des écritures du voyage est toujours aussi frappante, pour peu que, comme le font ici Gilles Montègre et Marie-Noëlle Bourguet, on s'efforce de renouveler les questionnements qui viendront les éclairer.